

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Albert Guigui

“L’antisémitisme est un virus qui mute”

Bio express

► **1944** Naissance à Meknès (Maroc). Albert Guigui fréquente d’abord l’école de l’Alliance israélite universelle puis l’École normale de Casablanca.

Il enseigne ensuite à Tanger.

Il part à Paris suivre les cours de l’École rabbinique. Dans le même temps, il poursuit des études à la Sorbonne où il obtient un doctorat en sciences orientales.

► **1980** Grand rabbin attaché au Consistoire central israélite de Belgique.

► **1987** Grand rabbin de Bruxelles.

Une évidence

Il arrive au volant de sa petite voiture qui doit dater du siècle passé. Albert Guigui, le grand rabbin de Bruxelles, enlève et repose lui-même la barrière “Nadar” qui empêche toute circulation dans la rue où se trouve l’entrée de la Grande Synagogue. Juste à côté, des militaires, armés jusqu’aux dents, surveillent le bâtiment. Il leur sourit.

La Grande Mosquée se fait belle pour l’événement qui aura lieu le lundi 26 novembre, en présence du roi Philippe. Ce jour-là, on célébrera le 210^e anniversaire du Consistoire central israélite de Belgique, organe représentatif du judaïsme belge, le 140^e anniversaire de la construction de la Grande Synagogue de Bruxelles et le 10^e anniversaire de la Grande Synagogue de Bruxelles devenue la Grande Synagogue de l’Europe.

À l’intérieur, c’est l’effervescence: dans les bureaux, on discute, sur les échelles, on astique, sur les échafaudages, on repeint. Dans son bureau, le grand rabbin me désigne les livres qu’il a déjà rédigés, seul ou avec d’autres. Impressionnant. “Venez”, dit-il, nous ferons l’entretien au

milieu de la synagogue. Il me propose de porter une kippa et nous pénétrons dans ce lieu magnifique où règne une atmosphère de calme, de spiritualité.

Sa voix, ses yeux, ses mains semblent agir et se compléter pour les mêmes causes: la fraternité, l’égalité, la compréhension mutuelle. La voix est douce mais pénétrante, les yeux sont rieurs mais profonds, les mains s’agitent pour mieux cerner le propos. Ce “jeteur de ponts”, comme il aime se présenter, a passé sa vie à enseigner le respect des autres, des autres religions. Il a été élevé dans la tradition du judaïsme et aux confins de trois civilisations, il a grandi dans ce bain de tolérance qui est toujours le sien aujourd’hui, même s’il n’aime pas ce mot, “la tolérance”. Car pour lui, tolérer l’autre, c’est supporter l’autre. Il préfère le droit à la différence. Il n’aime pas non plus l’expression “vivre ensemble”, il préfère “construire ensemble”. Sinon, dit-il, on peut saluer chaque matin son voisin sans jamais rien connaître de lui.

On n’est pas surpris quand il désigne “la simplicité” comme étant sa vertu préférée. Sa principale qualité? Ouvert aux autres. Une évidence.

V.d.W.

Où êtes-vous né ?

À Meknès, au Maroc. Mon père était commerçant, ma mère a élevé une grande famille: nous étions huit enfants. J'étais le cinquième. J'ai fait mes études en trois langues: à six ans, je connaissais le français, la langue de l'école de l'Alliance israélite universelle, l'arabe, que nous parlions à la maison, et le yiddish puisque j'ai grandi dans une famille juive. Nous vivions le judaïsme au quotidien. J'ai grandi au confluent des trois civilisations: juive, musulmane et chrétienne. Cela m'a permis de connaître et d'apprécier les facettes de chacune de ces religions. Ces trois civilisations continuent de me nourrir et de m'inspirer au quotidien. C'est une grande richesse: les gens se connaissent si peu et si mal.

La tolérance religieuse a toujours existé au Maroc: le roi Mohammed V s'était farouchement opposé à ce que les Juifs de son pays portent l'étoile jaune comme le gouvernement de Vichy l'avait demandé.

En effet, grâce au roi Mohammed V, plus d'un demi-million de Juifs ont été sauvés. Hassan II et Mohammed VI ont perpétué cette politique: Mohammed VI, de ses propres deniers, a rénové tous les cimetières juifs du Maroc. Il considère que l'histoire juive fait partie intégrante du Maroc. Le Maroc est le pays de la tolérance et de l'ouverture. Souvent, ici en Europe, on entend les dirigeants politiques parler du "vivre ensemble". Au Maroc, jamais un dirigeant politique n'utilise cette expression. Parce que le "vivre ensemble" est vécu au quotidien. Les musulmans venaient chez nous, on allait chez eux: les églises sont voisines d'une mosquée, d'une synagogue.

Quel enfant étiez-vous ?

Normal, sérieux. Après mes études primaires à Meknès, j'ai fréquenté l'école normale à Casablanca qui formait des enseignants. Pendant quelques années, j'ai enseigné à Tanger: à cette époque, c'était une ville très cosmopolite. J'y ai retrouvé ce brassage tellement riche de civilisations, de cultures, de traditions. J'ai grandi dans une atmosphère ouverte à l'autre. Ensuite, je suis allé à l'école rabbinique de Paris et, en même temps, j'ai fait des études universitaires à la Sorbonne où j'ai présenté un doctorat en études orientales.

Comment êtes-vous arrivé en Belgique ? Comment êtes-vous devenu grand rabbin ?

Par le hasard des choses. J'ai été engagé à Bruxelles en tant que professeur de religion. Ensuite, le grand rabbin, Robert Dreyfus, m'a désigné comme inspecteur. Je suis devenu rabbin de consistoire puis rabbin de Bruxelles.

En quoi consiste le rôle de grand rabbin ?

Le judaïsme belge est bicéphale. Tout ce qui est ad-

ministratif dépend du président du consistoire, l'organe chef de culte qui représente toutes les communautés juives de Belgique. Aux côtés du président du consistoire, le grand rabbin gère les questions religieuses qui se posent aux communautés et au judaïsme par rapport au gouvernement et à l'État belge.

La communauté a été frappée par des attentats. Dans quel état d'esprit est-elle aujourd'hui ?

Comme toutes les communautés juives d'Europe, elle se pose des questions. Le gouvernement belge fait tout pour aider les communautés juives, pour lutter contre l'antisémitisme, pour faire en sorte que la communauté juive se sente bien. Mais il y a une certaine inquiétude.

Percevez-vous une montée de l'antisémitisme ?

L'antisémitisme, c'est un virus qui mute: il n'a pas une forme définitive qui disparaîtrait lorsqu'on l'a vaincu. Il évolue, il peut prendre la forme de l'antisémitisme. Attaquer Israël peut être une façon de s'attaquer à la communauté juive: cela ne veut pas dire qu'il faille justifier toute la politique de l'État d'Israël. L'antisémitisme est une maladie contre laquelle il faut lutter car il est dangereux pour la communauté juive mais aussi pour l'ensemble de la société dans laquelle il se développe. À partir du moment où se développe un sentiment de haine, de racisme, dans une société, cela révèle une maladie. Aujourd'hui, ce sont les Juifs, demain, ce seront d'autres personnes.

Le Juif ne doit pas s'assimiler, dites-vous, mais s'intégrer...

La différence est énorme. Prenez un verre d'eau, plongez-y un morceau de sucre: il disparaît, il est dilué, assimilé. Prenez le même verre d'eau et mettez-y une goutte d'huile: elle flottera et restera telle quelle. Je pense qu'il faut garder ses valeurs, ses racines, mais s'intégrer au niveau social et apporter au pays dans lequel on se trouve le rayonnement et le bien-être. S'assimiler, c'est se perdre dans la masse: on n'existe plus ou à travers des autres. S'intégrer, c'est garder son identité tout en vivant avec les autres. L'intégration nécessite beaucoup d'efforts pour trouver des solutions aux problèmes qui se posent.

Pourriez-vous nous donner un exemple ?

La femme juive religieuse doit avoir la tête couverte. Elle doit porter un foulard, en toutes circonstances, quand elle sort de chez elle. Le problème se pose pour la femme juive religieuse qui est avocate, médecin, professeur, fonctionnaire dans le domaine public. Pour certains, le foulard pose problème. Comment cette femme juive religieuse va-t-elle se conformer aux principes religieux, avoir la tête couverte, sans pour autant créer un problème ? La solution est simple: la femme juive religieuse portera une perruque ! Il y en a beaucoup, vous les croisez sans doute sans le savoir. L'intégration implique un effort pour conjuguer harmonieusement la vie reli-

gieuse avec la vie en société, même si ce n'est pas toujours évident.

Il y a d'autres traditions bien ancrées auxquelles beaucoup de Juifs sont très attachés : la circoncision, la nourriture casher.

Oui, nous devons manger casher. Les animaux doivent être abattus sans étourdissement préalable. L'abattage des animaux selon notre rite religieux est un sujet délicat en Belgique. Pour la communauté juive, il est important que la bête ne souffre pas. Nous faisons tout pour éviter cela, c'est un devoir religieux. Dans la Bible, il y a des paradigmes dont celui-ci : on ne peut pas labourer avec une vache et un cheval, deux bêtes de force différente parce que l'un et l'autre souffriraient de se retrouver attelés ensemble et de ne pas avancer au même rythme. Le shabbat est un jour de repos pour les Juifs : non seulement pour les hommes mais aussi pour les animaux qui vivent avec nous. Avant de me mettre à table, je dois d'abord nourrir mon chat ou mon chien : c'est une règle religieuse. Moi, je peux patienter : un chien qui a faim ne peut pas attendre. On va tout faire pour que la bête ne souffre pas. Celui qui abat une bête est formé professionnellement pour que son geste soit coulant : le couteau doit être effilé. On prend toutes les précautions pour que la bête ne souffre pas. Je trouve injuste de s'attaquer à nos règles pour de fausses raisons. Des vétérinaires et des scientifiques assurent que notre méthode d'abattage n'est en rien cruelle.

Vous n'aimez pas la notion de "vivre ensemble". Pourquoi ?

En apprenant à connaître l'autre, je m'enrichis par lui et lui s'enrichit par moi. On ne peut pas apprécier l'autre, l'aimer si on ne le connaît pas. C'est la raison pour laquelle je pense qu'il faut arrêter de parler du "vivre ensemble". Je peux vivre avec mon voisin de palier, le saluer matin et soir pendant 40 ans sans jamais rien connaître de lui. Ce qu'il fait, ce qu'il pense. Il faut remplacer le concept de "vivre ensemble" par l'expression "construire ensemble". À partir du moment où, avec l'autre, on relève les défis, on essaye de trouver une solution à un problème qui nous préoccupe tous les deux, l'autre n'est plus autre, l'autre n'est plus un étranger, le Juif ou le musulman : l'autre est mon partenaire. Ensemble, nous travaillons à l'amélioration de ce monde, pour résoudre les problèmes qui nous

préoccupent. C'est ainsi qu'arrive la "révélation de l'autre" tel qu'il est, et qu'Emmanuel Levinas appelle "l'épiphanie de l'autre". L'autre se révèle à moi dans sa propre identité, sa propre réalité. C'est pour cela que l'on ne pourra jamais créer une société "tolérante" si on n'arrive pas à faire preuve d'imagination et à trouver des projets communs qui unissent les gens par-delà leur diversité.

Aujourd'hui, pourtant, les différences font peur, provoquent des rejets...

La différence est une richesse. Or, aujourd'hui, on a peur des différences ; l'étranger est perçu comme un ennemi : celui qui vient manger mon pain. Il faut utiliser les potentialités de chacun. Notre société doit être perçue comme un tableau de maître : ce qui fera sa beauté, c'est l'harmonie des couleurs. Ce qui fera sa richesse, c'est l'apport de chacun. Si

on tue ces différences, c'est notre société que l'on condamne à une mort certaine.

Vous rejetez aussi le mot "tolérance". Lequel faut-il choisir alors ?

Le mot "tolérance" est un mot malheureux: je préfère "le droit à la différence". Parce que "tolérer" veut dire "supporter" quelqu'un: il est là, je n'ai pas le choix, je le tolère. Dans le mot "tolérance", il y a déjà la notion de condescendance: moi je suis le citoyen; lui, c'est l'étranger que je tolère. Moi, je ne veux pas être toléré, je veux être accepté tel que je suis. Chacun doit vivre comme il l'entend à condition de respecter les règles de l'endroit où l'on se trouve. On ne peut pas venir créer l'anarchie, il faut se soumettre aux règles du pays en demandant à ce pays de m'accepter tel que je suis.

Partant de ce principe, juifs et musulmans ne sont donc pas condamnés au conflit...

Absolument. Nous avons tellement de points communs: la langue est proche, la foi, la croyance en un Dieu unique, les traditions. Nous sommes très proches les uns des autres. Mon rêve est qu'au Moyen-Orient, déchiré par des guerres et des conflits, on puisse voir apparaître, un jour, la même idée que l'Europe afin que tous ces pays conjuguent leurs forces et leur potentiel. Ce serait la région du monde la plus riche et la plus florissante. Il y a tout, là-bas: le potentiel humain, les richesses naturelles, le soleil... Il suffit qu'ensemble, les pays forment un bloc au lieu de s'entre-tuer. Je suis sûr qu'un jour cela arrivera parce qu'il y a des hommes de bonne volonté des deux côtés.

Ce sont souvent les faucons qui ont la parole...

Comme partout. Malheureusement, on n'entend pas la masse silencieuse. C'est dommage. Mais il ne faut pas désespérer. N'oubliez pas que juifs et musulmans ont parfois vécu en harmonie, voyez l'âge d'or espagnol. L'œuvre monumentale de la philosophie juive, celle de Maïmonide, a été écrite en arabe. J'espère la paix mais

pas n'importe laquelle. Il y a deux types de paix: la paix des cimetières, chacun est là pour soi. Ce n'est pas cette paix que j'espère. Mais "Shalom" (la paix en hébreu). Ce mot dérive étymologiquement d'un verbe qui signifie "se compléter". Chacun apporte ce qu'il a: c'est dans la complémentarité de l'un par rapport à l'autre que la paix va surgir. Ce qui me manque, je le prends chez vous, ce qui vous manque, vous le prenez chez moi. Personne ne peut se suffire à lui-même.

Dans chacun des camps, il y a des extrémistes. Comment lutter et rendre la paix victorieuse ?

Ces fanatiques ne sont pas des gens religieux. On ne peut pas être religieux et fanatique. Le fanatique se sert lui-même, il ne sert pas Dieu. Le fanatique ne cherche que son intérêt. L'islam, comme le judaïsme, n'a jamais cherché l'extrémisme. Les extrémistes instrumentalisent la religion pour leur propre intérêt. Quel est le Dieu qui demande qu'on se mette une ceinture d'explosifs et qu'on aille tuer des innocents dans des bars, dans des églises? Aucun. "Ne tue pas", c'est un commandement fondamental. Les extrémistes sont des fous, pas des religieux.

Qu'est-ce qui vous a construit ?

Le fait de vivre au confluent des trois civilisations: c'est la base de mon éducation. Je n'ai pas reçu une éducation livresque, scolaire: mon éducation, je l'ai reçue dans le vécu. J'ai été nourri à cela. Jusqu'à aujourd'hui, c'est ma source d'inspiration.

Comment vous ressourcez-vous ?

Dans la lecture, la méditation, la recherche. Le questionnement est aussi une démarche importante: il ne faut jamais tomber dans l'habitude. Le questionnement est essentiel. D'ailleurs, dans la tradition juive, deux mots ont la même valeur numérique: "homme" et "quoi".

Pouvez-vous expliquer ?

Chez nous, chaque lettre est aussi un chiffre. A = 1. B = 2, etc. Ainsi, "Adam" (l'homme) = 1 + 4 + 40 = 45. Et "ma" vaut également 45: cela signifie "quoi?". L'homme, c'est donc le questionnement. L'homme qui cesse de se poser des questions est un homme condamné. Chaque jour, chaque ins-

tant, nous devons être curieux dans le sens noble du terme : chercher à connaître, pour quoi ?

Croyez-vous en l'homme ?

En l'homme, bien sûr. L'homme est capable du bien. Du mal aussi.

Quel est le sens de la vie ?

Faire le bien. Améliorer le monde dans lequel nous vivons. Dieu a volontairement créé un monde imparfait. Pourquoi ? Pour que chaque homme puisse apporter sa petite pierre et améliorer le monde de jour en jour. Voilà le but de l'humanité.

Pourquoi l'homme est-il mortel ?

La mort, c'est une forme de bien, aussi. Le judaïsme n'est pas une religion de mort. Nous n'en parlons pas beaucoup. C'est une religion de vie. Tout y est consacré. Après, on verra.

Qu'y a-t-il après la mort ?

L'âme est éternelle, elle rejoint sa source qui est Dieu.

Dans vos interventions, vous dénoncez souvent la solitude de certaines personnes âgées...

Oui ! Car nous vivons dans une société où la communication est immédiate, sophistiquée. Elle se fait à travers les écrans. Mais l'homme n'a jamais été plus seul qu'aujourd'hui. Le contact humain se perd. On perd ce que Levinas

appelle "le regard de l'autre". Un jour, j'ai été rendre visite à une vieille dame. Je lui ai demandé comment elle allait ; elle m'a répondu cette phrase qui me poursuit : "*Ça va, nous sommes toujours à cinq : moi et mes quatre murs...*"

Comment briser cette solitude, recréer du contact, du sens ?

Le judaïsme a trouvé une solution : le Shabbat. Du vendredi à la tombée de la nuit jusqu'au samedi soir à la tombée de la nuit, les juifs religieux se détachent de l'emprise de l'objet : pas d'iPhone, pas de téléphone, pas de télévision, pas de voiture. Je mets tout cela de côté. Ce jour-là, je me retrouve avec ma famille. Nous mangeons en famille, nous parlons. On se retrouve aussi avec soi-même, avec la nature. Aujourd'hui, la marche est un luxe. Ce jour-là, je viens à la synagogue à pied, je rentre à pied. C'est comme cela que je me libère des objets. La dimension écologique est très présente dans le judaïsme. Travailler la terre et la protéger : c'est un des premiers commandements donnés par Dieu à l'être humain. Il y a 3 000 ans, il était écrit : "*Si vous travaillez la terre et la protégez, elle vous donnera tout ce dont vous avez besoin. Si vous ne la protégez pas, elle se retournera contre vous.*" Aujourd'hui, l'homme pollue sans vergogne, pompe les richesses naturelles, détruit les forêts. Voyez la conséquence. Ce n'est pas Dieu qui punit l'homme, c'est la terre.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée ?

La simplicité.

Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme ?

La sincérité et la droiture.

Chez une femme ?

La correction.

Quel est votre principal défaut ?

Je suis un peu têtu.

Votre principale qualité ?

Je suis ouvert aux autres.

Votre rêve de bonheur ?

Se suffire de ce que l'on a.

Quel serait votre plus grand malheur ?

Je ne sais pas.

Quel est votre auteur préféré ?

Victor Hugo.

Votre compositeur préféré ?

Vivaldi.

Que détestez-vous par-dessus tout ?

L'hypocrisie, le mensonge.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir ?

Chanter.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Simplement, sans souffrir.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence ?

Un homme qui commet une faute, quelle qu'elle soit, est un homme qui agit sans prendre conscience de ce qu'il fait. Je chercherai toujours des circonstances atténuantes.

Avez-vous une devise ?

Toujours plus haut.